

Avant-propos

Le bilinguisme n'est pas un phénomène rare ; selon les estimations, près de la moitié de la population mondiale serait bilingue. Pour autant, la richesse tant culturelle que linguistique qui est de l'essence même de ce mode de vie n'a rien de banal. Dans les pages qui suivent, sous ma double casquette professionnelle et personnelle de traductrice et mère de deux enfants bilingues, je partage mon expérience de cette richesse et les recommandations que j'en tire pour réussir le bilinguisme chez l'enfant.

Que veut dire exactement être bilingue ?

Le terme « bilingue » s'applique à un grand éventail de situations linguistiques impliquant deux langues. En témoignent des études consacrées à ce sujet qui nous sensibilisent à *toutes* les formes possibles du bilinguisme, de la plus fréquente à la moins commune. Le bilinguisme dit « soustractif » en est un bon exemple. Ceci se produit lorsqu'une langue en remplace une autre. Imaginons le cas d'un couple italien qui adopte un jeune enfant chinois. Seulement quelques mois après son arrivée en Italie, l'enfant commencera à bien parler italien au détriment de sa langue maternelle qu'il oubliera en très peu de temps. Il pourra toutefois être qualifié de « bilingue » dans la mesure où il aura su parler couramment deux langues au cours de sa vie (sans pour autant le faire simultanément).

Savoir parler un dialecte en plus de la langue officielle de son pays constitue également une certaine forme de bilinguisme. Bien qu'il s'agisse, dans ce cas, d'un bilinguisme simultané, celui-ci n'est pas complet, car les deux façons de parler ne s'appliquent pas à toutes les situations ;

l'on choisit son langage selon le contexte. Ainsi, le dialecte peut être parlé en famille et entre amis alors que la langue officielle s'utilise plutôt dans un contexte professionnel, scolaire, etc.

Ce guide, « mode d'emploi » pratique destiné aux parents qui élèvent ou envisagent d'élever leurs enfants de façon bilingue, explorera principalement la merveilleuse opportunité linguistique à la portée de tout jeune enfant qui grandit en apprenant deux langues simultanément : le bilinguisme « complet ». Cette forme de bilinguisme peut se définir comme suit : « savoir comprendre, parler, lire et écrire deux langues couramment, dans tous les registres (familier, argotique, professionnel, officiel, etc.), comme si chacune de ces langues était sa langue maternelle. »

Le bilinguisme complet constitue, à lui tout seul, un vaste sujet. Rien qu'au sein de ma propre famille, il est possible d'en identifier trois formes différentes, en raison des trois chemins distincts parcourus pour arriver à ce but, chacune ayant ses forces spécifiques et, parfois, ses faiblesses.

1. Le bilinguisme « tardif » s'applique aux personnes qui sont élevées de façon monolingue et qui deviennent bilingues par la suite. C'est la forme de bilinguisme que je pratique moi-même.

Le contexte

J'ai grandi dans un environnement tant monolingue que monoculturel. D'origine britannique, j'ai passé toute mon enfance dans le nord de l'Angleterre. Mes parents étaient tous deux anglais, tout comme mes grands-parents maternels et paternels. Par ailleurs, dans la vie courante, je n'avais pas l'habitude d'entendre parler d'autres langues autour de moi. (C'était les années 60, une époque où l'on n'avait pas accès aux chaînes de télévision étrangères — sans parler d'internet — chose que nous aurions bien du mal à imaginer aujourd'hui !) Et en tant que famille nombreuse au budget restreint, nous ne partions jamais à l'étranger en vacances.

Enfin, jamais, à une exception près : lorsque j'avais onze ans, nous avons fait un magnifique voyage en Italie. Ce voyage m'a marquée et, d'une certaine façon, a influencé le reste de ma vie. Ce fut évidemment un régal pour mes yeux. Pas difficile d'imaginer le contraste saisissant entre les couleurs sombres du nord de l'Angleterre et celles éblouissantes de la ville de Rome en plein mois d'août ! Quoi qu'il en soit, ce voyage fut avant tout un régal pour mes oreilles. Je ne me lassais pas d'entendre

les sons si différents de cette nouvelle musique linguistique dans laquelle je baignais. Et ma fascination n'avait pas de limites lorsque j'observais notre guide, parfaitement bilingue, passer de l'anglais à l'italien au sein d'une même conversation, changeant de langue en fonction de la personne à laquelle elle s'adressait, avec une facilité impressionnante. C'était comme si elle n'avait qu'à appuyer sur un bouton invisible magique pour sortir le bon son, au bon moment.

Pas étonnant donc que je sois revenue de ce voyage avec une énorme soif d'apprendre une langue étrangère. Cela tombait bien. Dans le système scolaire de l'époque, onze ans était l'âge auquel l'on commençait l'apprentissage du français, la première langue étrangère enseignée.

Le français constituait l'une de mes meilleures matières à l'école ainsi que l'allemand, la deuxième langue étrangère enseignée, ce qui m'a permis par la suite d'obtenir une place à l'Université d'Oxford où, pendant quatre ans, j'ai pu poursuivre de manière approfondie l'étude de ces deux langues. Le cursus était divisé en deux ; une moitié étant consacrée à la littérature et l'autre à la traduction écrite et orale (l'interprétation).

En 1988, fraîchement diplômée, je me suis installée à Paris pour démarrer une carrière dans la traduction. Je suis arrivée en France avec l'idée de rester deux ou trois ans, mais au bout d'un an, j'ai rencontré mon mari, si bien que je ne suis jamais retournée vivre en Angleterre. J'ai exercé mon métier au sein de différentes entreprises pendant dix ans avant d'interrompre ma carrière pour

élever nos deux enfants. Depuis, j'ai continué à faire des traductions à titre ponctuel et aujourd'hui, je traduis mes propres livres que j'écris d'abord en français.

Ainsi, grâce à mon parcours scolaire, universitaire, professionnel et personnel — ayant désormais vécu plus d'années en France qu'en Angleterre —, je suis complètement bilingue. Le contraire serait étonnant, n'est-ce pas ? Enfin, je suis *presque* complètement bilingue, mais il reste toutefois quelques petites lacunes que je n'arrive pas à éliminer...

Les forces et les faiblesses

En raison de mon parcours universitaire et professionnel qui m'a nécessairement donné une connaissance approfondie de la grammaire française, l'écrit constitue ma « force », le domaine où je suis le plus bilingue. À tel point que lorsque mon mari ou mes enfants ont un doute sur une règle de français, c'est vers moi qu'ils se tournent pour avoir la réponse !

Quant aux faiblesses de mon bilinguisme tardif, malheureusement, il m'arrive de faire encore et toujours de petites erreurs quand je parle trop vite ou lorsque je suis fatiguée. J'ai également des doutes sur le genre de certains substantifs. Avant tout, l'élément qui manque à mon français parlé, qui me distingue des autochtones et qui me trahit dès mes premières paroles, c'est mon accent. Je n'ai, certes, plus celui, anglais caricatural, que j'avais

quand je suis arrivée en France, mais il reste toutefois une trace de quelque chose qui, s'il est flagrant pour certains, est difficile à définir pour d'autres. Par conséquent, au fil des années, en parlant français, j'ai été prise pour une Anglaise (bien évidemment), une Américaine, une Suissesse, une Belge, une Suédoise, une Allemande, une Danoise — la liste est longue... — mais *jamais* pour une Française. À titre d'exemple objectif de mon niveau de français, au lendemain du Brexit, lorsque j'effectuais les démarches nécessaires pour obtenir la nationalité française, j'ai dû passer un test pour prouver que je savais parler la langue de Molière. Mon score relatif à la langue dite *passive* (la compréhension de la langue) correspondait au niveau « langue maternelle ». Mon score relatif à la langue *active* (la langue parlée) tombait en revanche dans la catégorie en dessous, celle de ceux qui parlent couramment le français, mais qui ne le parlent pas tout à fait comme une langue maternelle. Je pense que ce résultat reflète mon niveau de façon très juste.

Naturellement, après tant d'années vécues en France, le fait de ne pouvoir maîtriser l'accent français à la perfection constitue une source de frustration pour moi. Le pire : si j'écoute un enregistrement de ma voix, j'entends *moi-même* ce « petit quelque chose » qui fait toute la différence. Pour autant, je suis incapable de le corriger — tout comme la plupart des gens dans mon cas —, car il semblerait que l'accent constitue l'un des principaux éléments qui distinguent le bilingue *tardif* du bilingue *précoce*.